

Guy Laperrière. *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 3, Vers des eaux plus calmes, 1905-1914.* Québec, Presses de l'Université Laval, 2005. 730 p.

Gilles Gallichan

Volume 7, Number 2, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024128ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024128ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gallichan, G. (2007). Review of [Guy Laperrière. *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 3, Vers des eaux plus calmes, 1905-1914.* Québec, Presses de l'Université Laval, 2005. 730 p.] *Mens*, 7(2), 317–324. <https://doi.org/10.7202/1024128ar>

ces éléments que l'on ne retrouve pas toujours dans des ouvrages de ce type.

Michèle S. Jean
Faculté de Droit et Centre de recherche en droit public
Université de Montréal

Guy Laperrière. *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 3, Vers des eaux plus calmes, 1905-1914.* Québec, Presses de l'Université Laval, 2005. 730 p.

Avec ce troisième tome, Guy Laperrière nous livre le dernier volet de son triptyque sur les congrégations religieuses chassées de France par les lois laïques de la III^e République et dont plusieurs ont essaimé au Québec au cours de cette période. Au total, l'auteur leur aura consacré plus de 1 500 pages qui révèlent toute l'ampleur de son propos.

On a longtemps vécu du mythe voulant que les portes du Québec très catholique de la fin du XIX^e siècle se soient largement ouvertes aux congrégations persécutées par les francs-maçons de la France républicaine et que la « Providence » avait conduites sur les rives du Saint-Laurent. En fait, ces religieux français exilés ont connu des difficultés d'acclimatation, d'intégration culturelle, de financement, de recrutement et, parfois, de relations avec les autorités de l'Église locale. Le but de l'auteur est de cerner l'impact immédiat et les conséquences à long terme de la présence de ces religieux sur le catholicisme québécois et sur la société canadienne-française. À ce chapitre, le travail de Guy Laperrière a le mérite de faire des mises au point salutaires sur le plan de la vérité historique.

Ce troisième volet couvre la période entre la loi française consacrant l'État laïc (sécularisation des religieux et séparation de l'Église et de l'État) et la Première Guerre mondiale, période qui correspond à un antagonisme moins violent et moins militant entre le gouvernement républicain et l'Église française. De fait, l'arrivée au Québec de nouvelles congrégations ralentit à cette époque, passant de 50 avant 1905 à huit entre 1905 et 1914. L'ouvrage se présente en cinq parties, comptant chacune de deux à quatre chapitres. Un long épilogue précède la conclusion, des tableaux et des annexes, une imposante bibliographie et un index qui ajoutent assurément au livre une grande valeur de référence documentaire.

Au-delà du caractère monographique d'un ouvrage où il convenait d'examiner l'aventure de chaque congrégation avec ses particularités et son itinéraire, l'auteur a bien réussi la mise en contexte d'un pareil sujet. Il était en effet nécessaire de mettre d'abord en perspective les « débats et combats » de société tant en France qu'au Québec pour comprendre la portée de cet « ingrédient » que furent les diverses congrégations. Citons, par exemple, les questions de la doctrine sociale de l'Église, de l'opposition entre catholiques et francs-maçons, de l'importance de la presse catholique, du syndicalisme et des relations entre la France et le Québec.

À Rome, à la même époque, le pape Pie X s'affligeait de la mort du vieux concordat napoléonien et, au Québec, on faisait prier les fidèles pour la France impie. Du haut des chaires, on multipliait les mises en garde contre le « virus révolutionnaire », sans comprendre que cette séparation de l'Église et de l'État affranchissait l'Église de France d'un lourd poids politique. De fait, les nouvelles lois religieuses après 1905, tout en consacrant le principe de la séparation, ont constitué un apaisement dont la société française avait bien besoin. Mais les affaires religieuses ont navigué dans des eaux bien trou-

bles entre le premier « Ralliement » souhaité par Léon XIII et « l'Union sacrée » qui se manifesterait devant l'invasion allemande en 1914.

C'est une véritable tempête politico-religieuse qui a secoué la société française au tournant du XX^e siècle et qui a provoqué ces vagues déferlantes de congrégations exilées dont l'auteur a étudié les temps et les rythmes. Au Canada français et catholique, une légende dorée n'a d'abord retenu que les manifestations de cet « exil providentiel » qui faisait écho à la « conquête providentielle » de 1760. La tempête ayant balayé de France les ordres religieux « en propageait au loin la semence », comme l'écrivait l'annaliste des sœurs de Sainte-Chrétienne, débarquées au Québec en 1914. Le livre de Guy Laperrière est loin de cette vision hagiographique. Tout en rendant compte du discours qui a longtemps servi l'idéologie et la pastorale, il brosse un tableau du contexte de l'expansion des congrégations masculines et féminines en Amérique en général et au Québec en particulier, ainsi que des points de contacts qu'elles ont maintenus avec l'Europe par les réseaux personnels des membres et par les liens institutionnels des communautés.

La deuxième partie est consacrée aux congrégations déjà établies, tels, chez les religieux, les sulpiciens, dominicains, montfortains ou eudistes ; les frères du Sacré-Cœur, les frères de l'Instruction chrétienne ou ceux de Saint-François-Régis et, chez les religieuses, les sœurs du Sacré-Cœur, les sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, les sœurs de Saint-François-d'Assise ou les Filles de la Sagesse, entre autres. La période de 1905 à 1914 confirme les tensions entre les Français et les recrues québécoises, les conflits qui surgissent entre ces congrégations et l'épiscopat, ainsi que les difficultés financières qu'elles ont souvent éprouvées.

En troisième partie, on découvre les communautés arrivées après 1905 : les pères du Saint-Esprit qui fondent un collège apostolique à Ottawa en 1912, aidés des sœurs du Sacré-Cœur de Mormaison, les religieuses de l'Enfant-Jésus-de-Chauffailles qui s'établissent sur la Côte-Nord, les Filles de la Charité et les sœurs de Sainte-Chrétienne déjà installées en Nouvelle-Angleterre et qui débarquent dans les Cantons-de-l'Est, ainsi que trois communautés contemplatives : les visitandines, les sœurs de Marie-Réparatrice et les clarisses. L'auteur consacre un chapitre entier à l'une des fondations les plus prestigieuses et durables de l'époque étudiée, celle des bénédictins à Saint-Benoît-du-Lac.

La quatrième partie porte sur la vie quotidienne et décrit l'adaptation de ces religieux et religieuses déracinés, confrontés à des conditions de vie rigoureuses et à des milieux méfiants, voire parfois hostiles en certaines occasions. Ce choc de l'adaptation se vit différemment selon les générations. Les plus jeunes voient les défis de l'aventure missionnaire et les aînés font de leur nouvelle vie un sacrifice sublimé, mais tous développent une « spiritualité de l'exil » et perçoivent globalement la « Nouvelle-France » comme une oasis pour le catholicisme. Tout en cultivant des liens avec la France, ils développent pour le Canada un réel attachement et l'un d'eux écrira « avoir un cœur pour deux patries ». Mais leur intégration suit une dynamique propre à la vocation de chaque communauté. Parmi les arrivants on trouve des congrégations enseignantes, hospitalières, contemplatives ou missionnaires et d'autres plus militantes dans la pastorale et qui se consacrent à la prédication et aux œuvres de retraite. Certaines sont plus fortunées et sont plus facilement accueillies, d'autres viennent répondre à un besoin pressant dans une région et sont saluées par le diocèse.

Une fois implantées au Québec, ces congrégations masculines comme féminines vivent cependant des tensions nationales, sociales et ecclésiastiques. Pour plusieurs, la « canadienisation » de leurs cadres sera longtemps une source de difficultés. Les supérieures mettront plusieurs années à céder la place à leurs jeunes recrues canadiennes ou même à tenir compte de leurs particularités. Les relations entre les communautés et le clergé séculier, entre les communautés et l'épiscopat, entre les communautés elles-mêmes ou entre les religieux et les fidèles ne sont pas toujours demeurées au beau fixe. Ces tensions ont eu des répercussions pastorales que l'auteur analyse. Il traite aussi des congrégations arrivées à la même époque d'Irlande, d'Italie ou de Belgique, la plus connue étant les rédemptoristes à qui l'on confia le sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. L'auteur dresse aussi un bilan historiographique, accompagné de tableaux, de toutes ces congrégations.

Pour des étudiants ou des lecteurs moins au fait de l'histoire politique, sociale et religieuse du Québec de cette période, il faudrait recommander de lire en premier la cinquième partie qui porte sur les débats politico-religieux au Québec entre 1905 et 1914. En soi, les quatre chapitres de cette partie représentent une excellente synthèse de ces années, à la fois intéressante, claire et à jour. On peut dire que la crise religieuse française et la réaction des congrégations exilées en sol québécois ont fait pénétrer au Canada un discours qui a braqué longtemps l'Église contre toute forme de laïcité, même celles admissibles et légitimes dans une société majoritairement catholique. Du coup, les gouvernements, incapables d'affronter l'Église sur de nombreux terrains, ont dû composer avec elle mais sans toutefois lui abandonner tous les domaines d'intervention sociale et en obligeant aussi les évêques à des compromis. Le grand débat sur l'instruction obligatoire, les jour-

naux libéraux parfois récalcitrants, l'établissement des écoles techniques et commerciales ou la croisade de M^{gr} Bruchési contre le député franc-maçon Godefroy Langlois, prouvent que le Québec catholique de 1910 n'avait pas qu'un seul visage et ne parlait pas que d'une seule voix. Il n'en demeure pas moins que la question religieuse française, que les congrégations ont importée sur les rives du Saint-Laurent, a conforté l'Église dans son vieux discours ultramontain, encouragé la surveillance de la presse, ainsi que la censure des livres et du théâtre. La presse catholique s'est investie d'une mission qui l'a souvent mise en travers de l'action des hommes politiques et elle s'est souvent dangereusement impliquée dans des questions bien éloignées de la spiritualité.

L'auteur examine aussi la question religieuse à travers les grandes manifestations telles les fêtes du bicentenaire de M^{gr} de Laval en 1908, le Congrès eucharistique international de Montréal en 1910 et le Premier Congrès de la langue française en 1912. Avant comme après ces événements, des auteurs et écrivains français ont visité le Québec et laissé des témoignages éclairants, dont celui bien connu d'André Siegfried. Réciproquement, des Québécois, dont quelques religieux et religieuses, ont visité ou traversé la France à cette époque et ont laissé des témoignages dont l'auteur a retenu quelques exemples.

Dans son long épilogue de 47 pages, Guy Laperrière a tenu à faire une radioscopie des religieux français face à la guerre de 1914, à évoquer le destin subséquent des congrégations, l'évolution des législations religieuses en France, en particulier sous le gouvernement Pétain, et à présenter sommairement les congrégations qui s'implantent à partir de 1915, mais dont l'arrivée ne sera pas entourée de l'aura de la persécution républicaine. L'auteur relève aussi dans cet épilogue des témoignages de Québécois bien connus qui ont été ins-

truits et formés par ces enseignants venus de France à cause des lois du « petit père Combes » et qui en ont gardé un vibrant souvenir. Ce fut le cas notamment de Félix-Antoine Savard, de Georges-Henri Lévesque, de Victor Barbeau et d'Ambroise Lafortune.

Ce livre complète donc le panorama que Guy Laperrière a voulu présenter du phénomène non négligeable de l'arrivée en terre québécoise, entre 1880 et 1914, de ces dizaines de congrégations françaises. On peut dire que les répercussions se sont fait sentir tout au long du XX^e siècle, à travers les institutions d'enseignement, les manuels scolaires, les pratiques et les mentalités religieuses et une certaine sensibilité collective. L'auteur l'avoue : il a dû renoncer à l'étude fouillée qu'il ambitionnait au départ en raison de l'ampleur des sources. Il livre néanmoins un ouvrage de base et de référence, bien documenté, fruit de longues années de patientes recherches. Il vient enrichir les bases opérationnelles et scientifiques de la nouvelle histoire religieuse du Québec qui s'est bâtie depuis une génération avec les Jean Hamelin, Nive Voisine, Raymond Brodeur, René Hardy, Christine Hudon et de nombreux autres.

L'ampleur du sujet aurait pu conduire l'auteur à une vision lointaine et macroscopique du phénomène ; il a au contraire suivi les périples et les avatars de chacun en équilibrant les aspects du récit particulier et du contexte général. L'iconographie du livre est discrète et sert bien le propos. Quant au style de l'auteur – ce n'était pas le moindre de ses défis pour un tel sujet – il n'est jamais lassant et est même souvent mâtiné d'humour.

Pour la suite des recherches en ce domaine, il reste peut-être un souhait à formuler : celui de voir bientôt la réalisation d'un guide ou d'un dictionnaire historique complet de tous les ordres religieux, congrégations et communautés de l'Amé-

rique française, donnant les renseignements essentiels et les références bibliographiques de base et qui dépasse la simple nomenclature d'un répertoire, d'un almanach ou d'un site Internet. En attendant, la trilogie de Guy Laperrière constitue déjà un acquis remarquable.

Gilles Gallichan

Bibliothèque de l'Assemblée nationale

Kevin Bazzana. *Glenn Gould, une vie*. Montréal, Boréal, 2004. 590 p. Traduit de l'anglais par Rachel Martinez.

Originaire de Colombie-Britannique, Kevin Bazzana s'intéresse depuis 1982 à la carrière du célèbre pianiste canadien. Titulaire d'un doctorat en musique et en littérature de l'Université Berkeley, en Californie, il dirige depuis l'automne 1995 la revue bi-annuelle *Glenn Gould* créée par la Fondation du même nom dans le but de valoriser les recherches et les ressources documentaires du fonds d'archives Glenn-Gould, conservé à Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Saluée chaleureusement par les critiques, cette biographie a valu à son auteur le Toronto Book Award en 2004. Rappelons que Bazzana a d'abord publié chez Clarendon Press en 1997 une étude scientifique (issue de sa thèse) intitulée : *Glenn Gould, The Performer in the Work: A Study in Performance Practice* (traduite en allemand et en japonais).

La biographie qu'il publie maintenant s'adresse à la fois à un large public et aux admirateurs de Gould et complète les travaux de Geoffrey Paysant (1978) et d'Otto Friedrich (1989). Illustré d'une quarantaine de photographies, le volume de Bazzana se termine par un ensemble d'informations